

Ce texte, distribué aux étudiants de Mme Inès OSEKI-DÉPRÉ (Master "Littérature mondiale et interculturalité, Spécialité : traduction littéraire, Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence), est en cours d'évaluation pour publication - sous une forme plus développée - dans la revue du [CLAIX](#) (Cercle linguistique d'Aix-en-Provence).

Translation and interpretation

This paper, handed to the students of Mrs. Ines OSEKI-DÉPRÉ (Master "World Literature and interculturality, Subject : literary translation, Faculté des Lettres, Aix-en-Provence, France), is under review for publication - in an extensive form - in the CLAIX publication (Cercle Linguistique d'AIX-en-Provence).

L'INTERPRÉTATION EN PSYCHANALYSE : TRADUCTION, TRANSCRIPTION, OU TRANSLITTÉRATION ?

(Traduction et interprétation)

Jean-Jacques Pinto

I. INTRODUCTION

- Nous parlons ici de l'interprétation en psychanalyse freudo-lacanienne, différente de l'interprétation en psychologie analytique jungienne.
- En dépit de ce qu'on peut lire même sous la plume de certains psychanalystes, l'inconscient n'est pas archaïque, primitif, sous-développé ou inculte. Il connaît toutes les possibilités de transformation linguistiques et rhétoriques, et utilise pour se manifester toutes les combinaisons et permutations imaginables.
Exemple vécu : une amie marseillaise, peut-être travaillée par la faim, s'écrie devant un immeuble monumental : "Quelle belle charcuterie", au lieu de "Quelle belle architecture". C'est une anagramme presque parfaite (à part le t répété dans architecture). L'inconscient a fourni instantanément le résultat de la permutation, là où la pensée consciente aurait mis au minimum une dizaine de secondes (par exemple dans l'ancien jeu télévisé : "le mot le plus long").
De même, indique Freud, on trouve souvent dans le rêve "des opérations très complexes que le rêveur accomplit avec une facilité stupéfiante".
- Le "codage" inconscient peut utiliser n'importe quel niveau de complexité linguistique, donc la solution - le déchiffrement des énigmes qu'il nous soumet - relève de n'importe quel niveau : « Tout élément linguistique, du trait distinctif des phonèmes à la transformation et à la phrase, est un support potentiel de l'insistance du signifiant » (Mitsou Ronat). Nous insisterons aujourd'hui sur les rébus inconscients, ignorés du grand public et souvent hélas de beaucoup de psychanalystes. Pour cela nous recourrons au fonctionnement des langues à écriture non alphabétique.
- Annonçons déjà que la limite de l'interprétation en psychanalyse freudienne, c'est sa disparition : les analystes doivent être "sourciers" (orientés vers la source) et non "ciblistes" (orientés vers la cible). L'interprétation doit émerger et s'imposer du réseau d'associations faites par le patient à partir d'une des formations de l'inconscient (rêve, symptôme lapsus etc.), réseau qui conduit non pas à une explosion combinatoire, mais à des nœuds où se recoupent les fils associatifs et où se lit la solution. Quand Freud lui-même se détourne de sa propre méthode, il devient cibliste : c'est l'inconscient de l'analyste augmenté de ses normes qui parle, et non celui du patient.

II. LES LANGUES A ÉCRITURE NON ALPHABÉTIQUE

A. Il vaudrait peut-être mieux les nommer "Langues à écriture non phonétique", car il existe

1. des écritures phonétiques : alphabétiques ou syllabiques

2. des écritures non phonétiques au départ, mais en fait toujours mixtes : sumérien, akkadien, égyptien, hittite hiéroglyphique, chinois. Nous prendrons deux exemples, l'un antique, l'égyptien hiéroglyphique, l'autre actuel, le chinois.

a) L'écriture égyptienne. En théorie, chaque signe peut :

(1) dessiner la chose concrète à représenter : **pictogrammes** (maison, arbre, animal), signes à valeur **figurative** ;

(2) évoquer un concept abstrait : **idéogrammes** (dérivation du sens concret par des figures de rhétorique comme métaphore, métonymie, synecdoque : jour, mère, marcher), signes à valeur **symbolique** ;

(3) écrire sous forme de *rébus* les consonnes correspondantes sans noter les voyelles : **phonogrammes**, signes à valeur **phonétique** :

(a) Les signes **unilitères** correspondent, à l'origine, à des signes-mots d'une seule consonne, mais sont utilisés comme nos lettres de l'alphabet pour noter des consonnes.

(b) Les signes **bilitères** valent pour deux consonnes. La pénurie de figures symboliques mène au rébus graphique.

Encyclopædia Universalis :

“ Toutefois, si ingénieux soit-il, l'homme peut difficilement traduire dans le système pictographique des abstractions comme « se souvenir » ou « aimer ». Pour exprimer ces conceptions, [...] le système d'écriture égyptien utilisa [...] l'homophonie et le rébus graphique.

Le principe de l'homophonie est simple : dans la langue parlée, « échiquier » se disait *men*. Le dessin qui représentait un échiquier fut alors utilisé, d'une part, pour signifier l'objet échiquier, mais aussi pour écrire le son « men » ; le mot abstrait « rester, demeurer », qui se prononçait ainsi, s'écrira donc, lui aussi, par l'échiquier. La « houe » se disait *mer*, le dessin qui la représente servira de plus à écrire le mot homophone mer « amour ».

[...] Mais, même ainsi, le nombre d'homophones est limité, et il fallut trouver un moyen d'étendre le procédé à des mots composés. Par exemple, le mot « établir » se disait *s(e)m(e)n*, pour lequel il n'existait pas d'homophone qui puisse être dessiné ; le scribe utilise alors deux images qu'il accole l'une à l'autre : une pièce d'étoffe pliée qui se lisait *s(e)*, et l'échiquier *m(e)n*, et l'ensemble des deux se lit alors : *s(e) + m(e)n = s(e)m(e)n*. [...] C'est le principe du rébus graphique, dans lequel le mot « chagrin », par exemple, pourrait être décomposé en deux dessins : un « chat » suivi d'un « grain ».”

(c) Les signes **trilitères** valent pour trois consonnes : *n(e)f'e)r* (dessin d'un instrument de musique) note par homophonie le mot “beau”.

(4) enfin chaque signe peut, placé à la fin d'un mot et non prononcé, classer ce mot dans une catégorie de sens (**déterminatif**) : signes à valeur **déterminative**.

Encyclopædia Universalis :

“ Pour distinguer entre les mots similaires d'une part, d'autre part sans doute pour séparer les mots entre eux, les scribes prirent peu à peu l'habitude d'ajouter, après les signes écrivant phonétiquement le mot, un idéogramme indiquant à quelle catégorie générale ce mot appartenait. Ainsi les mots impliquant une notion de force seront suivis du signe d'un bras armé ; les noms d'animaux, d'oiseaux seront suivis d'un bœuf, ou d'une chèvre, ou d'une oie ; les noms de plantes, de fleurs, les mots abstraits, d'un rouleau de papyrus scellé. On a appelé déterminatifs ces idéogrammes qui, bien entendu, ne se lisent pas.”

b) L'écriture chinoise repose sur les mêmes principes que la précédente, et comprend :

(1) des pictogrammes (objet) : soleil, lune

(2) des idéogrammes simples (idée) : symbole (représentation abstraite). Exemples : les chiffres 1, 2, 3. Les caractères “shang” (monter), “xia” (descendre).

(3) des idéogrammes composés (idée) : combinaison simples, sans phonétique formant de nouveaux mots : soleil + lune -> lumière ; femme + enfant -> (être) bien ; femme + toit -> paix

(4) des emprunts rébus : le signe “wo” (je) désignait à l’origine la hallebarde, homophone.

(5) des idéophonogrammes (cf en égyptien phonétique + déterminatif) : femme (catégorie) + cheval (son “ma”) -> caractère “ma” (maman); l’équivalent du déterminatif se nomme “clé”.

B. Dans ces écritures, le “contenu manifeste” (ce qui se voit, le dessin) diffère, sauf pour les pictogrammes, du “contenu latent” (ce qui se lit), chaque signe peut se lire de plusieurs façons, et cette lecture dépend du contexte : en égyptien le signe “pr” (maison) peut signifier le mot “maison”, dans un autre mot “hpr” (naître) les consonnes “p” + “r”, enfin placé à la fin d’un mot, il indique qu’il s’agit d’un bâtiment ou d’une partie de bâtiment.

Dans les formations de l’inconscient comme dans ces écritures chaque élément à interpréter a plusieurs lectures, et c’est le contexte (ici les associations du “patient”) qui donne la fonction de chaque élément.

Les raisons qui ont empêché pendant près d’un millénaire et demi le déchiffrement des hiéroglyphes, notamment la méconnaissance des rébus graphiques, s’apparentent à celles qui faisaient et font souvent encore obstacle au déchiffrement de l’inconscient, avec en prime le “**conflit des interprétations**”.

Extrait de notre article dans *Marges Linguistiques* :

« [...] les cliniciens de la psychanalyse [...] partent certes d’un matériel verbal abondant, mais se condamnent à une babélique confusion des langues, faute d’explicitier leurs procédures de traduction du contenu manifeste (le matériel verbal) au contenu latent (ce qu’ils y lisent). Prenons, a contrario, l’exemple du déchiffrement de l’écriture cunéiforme (le parallèle entre l’inconscient et les écritures non-alphabétiques est constant chez Freud et Lacan) (Dobhofer, 1959, pp. 137-138) :

“On envoya sous pli cacheté à chacun des quatre assyriologues la copie d’une inscription cunéiforme qu’ils ne pouvaient connaître parce que récemment découverte. [...] Les quatre savants furent priés de la traduire chacun pour son compte et de faire connaître le résultat de leur déchiffrement. [...] Les transcriptions revinrent, également cachetées, à la Société [la Royal Asiatic Society] qui choisit un jury et convoqua une assemblée solennelle. On put alors étaler aux yeux du monde entier la preuve éclatante que la jeune assyriologie reposait sur des fondements solides. Les quatre textes concordaient sur tous les points essentiels, bien qu’on dût y reconnaître évidemment de légères divergences [...] Mais selon l’avis unanime du jury, le déchiffrement était une affaire acquise.”

On imagine mal l’obtention d’un tel résultat en soumettant un rêve, une séance, une portion de biographie, une interview ou quelque matériel verbal que ce soit à quatre psychanalystes différents [...] En psychanalyse règne donc le conflit des interprétations».

III. LES FORMATIONS DE L’INCONSCIENT On désigne en psychanalyse par cette expression l’ensemble constitué par les rêves, les *symptômes* des différentes névroses (hystérique, obsessionnelle, phobique), les *lapsus*, *oublis* et *actes manqués*, et l’on y rattache les *mots d’esprit*. A titre bibliographique on peut lire les trois seuls livres de Freud où il donne vraiment tout le matériel d’associations qui lui sert à asseoir ses interprétations (et donc, en accord avec Karl Popper, nous laisse la possibilité de les réfuter !) :

- *Psychopathologie de la vie quotidienne*
- *L’interprétation des rêves*
- *Le mot d’esprit et ses rapports avec l’inconscient.*

A. Ces formations de l'inconscient fonctionnent en grande partie comme les écritures non alphabétiques, notamment – et nous commencerons par là – en ce qui concerne le recours au rébus graphique (pour Freud fonctionne le principe, simplifié pour l'occasion : “**Le rêve est un rébus**, nos prédécesseurs ont commis la faute de vouloir l'interpréter en tant que dessin”)(1) (2).

(1) Lacan : “Telles les figures hors nature du bateau sur le toit ou de l'homme à tête de virgule expressément évoquées par Freud, les images du rêve ne sont à retenir que pour leur valeur de signifiant, c'est-à-dire pour ce qu'elles permettent d'épeler du « proverbe » proposé par le rébus du rêve. Cette structure du langage qui rend possible l'opération de la lecture est au principe de la signifiante du rêve, de la *Traumdeutung*.” (in « *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud* »)/

(2) Lacan : “Voyez les hiéroglyphes égyptiens : tant qu'on a cherché quel était le sens direct des vautours, des poulets, des bonshommes debout, assis, ou s'agitant, l'écriture est demeurée indéchiffrable. C'est qu'à lui tout seul le petit signe « vautour » ne veut rien dire ; il ne trouve sa valeur signifiante que pris dans l'ensemble du système auquel il appartient. Eh bien ! les phénomènes auxquels nous avons affaire dans l'analyse sont de cet ordre-là, ils sont d'un ordre langagier.” (Entretien avec Madeleine Chapsal paru dans *L'express* du 31 mai 1957).

1. Il existe d'une part **des rébus inconscients portant sur des mots** : apparition, par exemple dans un rêve, d'images dont la lecture phonétique aboutit à des mots mono-, di- voire trisyllabiques homophones de ces images. C'est bien sûr la séquence des associations d'idées du rêveur, et elle seule, qui garantit, par le contexte qu'elle fournit, la lecture phonétique plutôt que figurative ou symbolique.

Freud : “Le contenu du rêve nous est donné sous forme **d'hiéroglyphes** dont les signes doivent être successivement traduits dans les pensées du rêve [les associations du rêveur]”.

Quelques exemples :

a) Dans un rêve apparaissent successivement une *île*, puis une *faux*. La lecture par pictogrammes aboutit à un non-sens : aucun rapport entre une île et une faux. La lecture par idéogrammes donnerait par exemple : l'île symbolise l'isolement, la faux symbolise la mort, donc cette séquence signifie *l'isolement conduit à la mort*. La lecture phonétique, confirmée par les associations du rêveur, montre que la séquence est à prononcer : “il faut”, et que le rêve énonce un impératif dont le contenu est à déchiffrer dans la suite du rêve.

N.B. : nous ne parlerons pas ici de la présence de déterminatifs dans certains rêves, c'est-à-dire d'éléments qui, sans être eux-mêmes à lire, n'apparaissent que pour orienter ou préciser la lecture d'autres éléments du rêve, par exemple pour indiquer si tel élément doit être lu comme pictogramme, idéogramme ou phonogramme.

b) Une épouse délaissée par son mari rêve une nuit du chanteur *Gilbert Bécaud*. Les associations qu'elle fait dans les séances suivantes livrent le rébus suivant : elle désire que son mari, prénommé *Gilbert*, se remette à lui faire des *bécots* (à lui donner des baisers).

c) Une jeune femme ne pouvait s'empêcher de tromper sans motif son compagnon régulier avec un amant ; elle fait une nuit un rêve où elle se promène avec cet amant sur les quais de Londres et contemple *un port de plaisance*. Le psychanalyste lui demande un synonyme de “port de plaisance” et la patiente répond “une marina”. Or il se trouve que c'est son prénom, d'où une signification possible du rêve, confirmés par les séances suivantes : “m'appelant Marina, je suis moi-même un port de plaisance, l'homme avec qui je trompe mon compagnon est dans la réalité un marin, qui a probablement “une femme dans chaque port” (et un port dans chaque femme ?!). La jeune femme avait pour des raisons anciennes un fantasme de prostitution. Son comportement a progressivement changé par la suite.

d) Dernier exemple : une enseignante commence une psychanalyse car, abandonnée par son ami (Jacques) qui la torture psychologiquement en s'exhibant au bras de ses nouvelles conquêtes, elle n'arrive pas à faire le deuil de cette relation et à rencontrer un autre homme. Après quelques mois surviennent les deux séances suivantes :

(1) Elle parle de Jacques pendant un quart d'heure, s'interrompt pour décrire la seule image qui lui reste d'un rêve de la nuit : *elle est dans une grande prairie verte*, puis termine la séance par des associations diverses. Le psychanalyste vers la fin de la séance entend se former dans son esprit un jeu de mots tellement saugrenu qu'il l'écarte avec scepticisme : Jacques, pré vert -> *Jacques Prévert*.

(2) Lors de la séance suivante, presque identique, la patiente parle de Jacques pendant un quart d'heure, s'interrompt pour dire qu'elle a rêvé mais qu'elle a oublié son rêve, puis enchaîne : "ce matin j'ai traité en cours un poème de *Jacques Prévert*". Quelque temps plus tard elle a pu revenir sur son rêve, est passée elle-même par association phonétique de la prairie verte au pré vert, pour finir par énoncer l'anagramme "Je trouve Jacques *pervers*", ce que sa conscience admettait d'emblée mais que son inconscient refusait jusqu'au rêve. Cette reconnaissance lui a permis de se détacher de cet homme, et de rencontrer peu après quelqu'un d'autre.

(3) Dans ce rêve, l'inconscient combine le rébus (*pré vert*) avec l'anagramme (*pervers*). Il peut recourir à d'autres permutations comme la contrepèterie : un rêve où figurent des *poutres de fer* se révèle par les associations du rêveur concerner le *foutre du père* (son sperme).

2. Il existe d'autre part des rébus inconscients portant sur des expressions entières, sans recours à homophonie : le rébus met alors en images une expression figée ("rouler à tombeau ouvert", "avoir le pied au plancher") et la scène obtenue fait énigme par le non-sens apparent d'une métaphore illustrée à la lettre. Si ce procédé ludique n'est pas attesté dans les écritures non alphabétiques, il apparaît dans les livrets "idiomatics" (répertoires comparatifs bilingues d'expressions) ainsi qu'au cinéma (Chico Marx demande à son frère Harpo adossé à une maison : "tu tiens le mur ?"; celui-ci acquiesce, s'écarte, et le mur s'écroule ...!).

Exemple en psychanalyse : un patient qui a entendu la veille une amie dire de son analyste (à lui) "je le trouve en perte de vitesse" se rêve au sommet d'un immeuble d'où il voit avec effroi un avion tourner lentement en perdant de la vitesse pour s'écraser finalement quelque part dans la ville.

3. L'existence de ces deux types de rébus montre clairement que l'analyste doit absolument connaître la langue maternelle des patients s'il veut, pour lui-même, anticiper sur la solution des énigmes inconscientes qu'ils énoncent, solution qu'encore une fois *seuls les recoupements associatifs peuvent valider*. D'autre part il lui faut en quelque sorte se rendre *aveugle* aux images qu'on lui rapporte pour ne pas rester *sourd* aux sons qu'elles véhiculent ...

4. En dehors des rêves, et sans parler des calembours et charades avec ou sans tiroirs (cf. Freud : *Le mot d'esprit*), on rencontre des rébus-charades :

– dans les lapsus et les oublis de mots.

Exemple de Freud : un jeune homme oublie le mot latin *aliquis*; ses associations, dont la première, qu'il juge incongrue, consiste à scinder ce mot en *a-* privatif et *-liquis*, l'amènent à dévoiler sa secrète préoccupation : sa maîtresse *n'a plus (a-) ses règles (-liquis)* ;

– ainsi que dans certaines hallucinations :

Un patient "retombé en enfance" visualise l'énoncé "je suis petit" en percevant son corps comme rétréci, un clochard ramassé en coma éthylique par deux policiers se réveille en hallucinant qu'il est attaqué par des "hirondelles".

B. Nous avons jusqu'ici parlé de rébus *graphiques* inconscients pour illustrer l'analogie avec les écritures non alphabétiques, et parce qu'ils sont les plus fréquents. Mais en fait chaque fois que du *phonétique (auditif verbal)* est codé par du *non-verbal* issu d'une perception quelconque (les "cinq sens"), il y a rébus, et l'inconscient utilise de tels rébus. A côté du rébus classique où l'*auditif verbal* est codé par du *graphique (visuel figuratif)*, on rencontre donc :

1. des rébus musicaux où du **phonétique** est codé par de l'**auditif non verbal (musique)** :

a) Un homme s'interrompt au milieu d'une conversation qui amène sur ses lèvres des propos agressifs pour son amie. Une mélodie de Jazz s'impose alors à son esprit de façon insistante. Lorsqu'il se demande quel en est le titre, il s'avère que le morceau s'appelle *Suspended sentence* (la phrase en suspens).

b) Un jeune scientifique africain fuit son pays la veille d'un mariage dont la perspective l'effraie. Il reprend ses études à Marseille, mais lorsqu'il commence une nouvelle liaison quelques mois plus tard, il est atteint d'impuissance sexuelle. Le médecin, ne trouvant aucune cause biologique, l'adresse à un psychanalyste. Ce jeune homme, malgré son esprit rationnel, ne peut s'empêcher de penser que sa future belle-mère lui a jeté un sort pour le punir de sa désertion. Lors d'une séance, il reste un moment silencieux. Questionné à ce sujet par l'analyste, il répond qu'aucune pensée verbale ne lui est venue, mais qu'un air de Carlos Santana résonne dans sa tête de façon obsédante. Or le titre en est : *Black Magic Woman* (femme à la magie noire) ...

2. des rébus **gustatifs** : certaines préférences et aversions alimentaires héritées de l'enfance se révèlent à l'analyse reposer sur des jeux de mots :

a) de type calembour : un constipé chronique raffole de féculents (fait-cul-lent !!!) ;

b) de type mot d'esprit reposant sur une métaphore :

Un patient obsessionnel, que la violence culpabilise, ne peut supporter ni la tomate ni l'oignon (il rejette tout plat qui en contient la moindre trace). Lorsqu'enfant il était angoissé au cinéma en voyant couler le sang ou verser des larmes, sa mère croyant le rassurer lui disait : "ce sont des truquages : le sang, c'est de la *sauce tomate*, et pour les larmes, les acteurs se font pleurer avec un *oignon*" !!!

c) Ces préférences et aversions disparaissent d'ailleurs au cours de l'analyse, preuve qu'il ne s'agit pas de tendances héréditaires ou d'origine biologique acquise.

3. des rébus **olfactifs** : un patient obsédé par la crainte d'émettre des pets en public a l'illusion de sentir des émanations de gaz dans une cuisine collective qui ne comporte pourtant que des plaques électriques !!

4. des rébus **tactiles** : dans les symptômes de la névrose hystérique on rencontre soit des anesthésies de zones corporelles ayant une signification particulière pour tel patient, soit de l'hyperesthésie sous forme de douleur :

Un homme présente à la joue gauche une douleur inexplicable médicalement. Ses associations sous hypnose révèlent que celle-ci est apparue le lendemain d'un soir de fête où sa femme lui a dit : "Comment peux-tu ainsi, devant moi, jouer les séducteurs auprès de toutes ces dames, alors que je sais très bien que tu n'es plus un homme !" (que tu es impuissant). "Ces mots, dit-il, m'ont frappé comme une *gifle* au visage" ...

IV. EN QUOI CONSISTE DONC L'INTERPRÉTATION PSYCHANALYTIQUE ?

Il faut ici distinguer pour les phénomènes psychiques humains l'*interprétation-décodage*, non contextuelle, et l'*interprétation-déchiffrement*, contextuelle.

A. **Les prémisses de l'interprétation-décodage sont fausses** : on suppose qu'il existe un *code* (le langage étant considéré comme un code parmi d'autres), donc on cherche à décoder les signaux psychiques.

Dans un code il y a *correspondance biunivoque* entre deux signes, *non-ambiguïté* (souvent imparfaite), fonctionnement *non-contextuel* du système de signaux. Deux possibilités :

1. Négation de la structuration verbale du psychisme : on interprète des *comportements*. La garantie est biologique.

- Si on croit trouver une correspondance biunivoque **innée** entre les comportements et leur signification, le garant est l'hérédité (ex: "langage" des abeilles) : on est dans *l'éthologie*.
- Si on croit que cette correspondance est **acquise**, on est dans le modèle comportementaliste : le comportement résulte d'un conditionnement familial ou social du type stimulus/réponse, entrée/sortie (le psychisme est une boîte noire dont on ne veut rien savoir).

2. Reconnaissance de la structuration verbale du psychisme : on suppose une correspondance *biunivoque* entre la langue-source des rêves et la langue-cible du niveau conscient. Deux cas :

- L'antique clef des songes dont le garant est divin. Dieu ou les dieux nous parle(nt) dans nos rêves, et l'oniromancien traduit. Ex : Joseph et le rêve des vaches grasses et des vaches maigres.
- L'interprétation par symboles en psychanalyse. Elle fonctionne comme clef des songes moderne dans la presse de vulgarisation et une certaine littérature psychanalytique "pansexualiste" : tout objet allongé (stylo, etc.) est un pénis, tout objet creux (sac à main etc.) est un vagin, tout objet rond (ballon etc.) représente le sein ou la grossesse !

Ce décodage stupide est tourné en dérision par un philosophe scandinave :

Interprétation des rêves simplifiée :

"Tout ce dont vous rêvez est *concave* ou *convexe*, donc quoi que vous rêviez, il est question de sexe" !

B. **L'interprétation-déchiffrement** :

Roland Barthes dans *Éléments de sémiologie* démontre que chez l'homme *tout code est défini à partir du langage*, tout le *non-verbal* (analogique) est défini *depuis le verbal* (digital). Or le langage humain *n'est pas un code* : avec sa double articulation, il est fondamentalement *ambigu* et *équivoque*, donc le *contexte* joue un rôle essentiel dans sa compréhension.

Dans l'interprétation-déchiffrement, l'ambiguïté du signifiant acoustique ou graphique est prise en compte : il n'y a pas de clef des songes, un même rêve qui se répète peut signifier chaque fois une chose différente.

Pour le psychanalyste Jean Allouch dans *Lettre pour lettre* (Editions Erès, 1984) :

1. **transcrire** est écrire en réglant l'écrit sur quelque chose en dehors du champ du langage [réel] ;
2. **traduire** est écrire en réglant l'écrit sur le sens [imaginaire] ;
3. **translittérer** est écrire en réglant l'écrit sur l'écrit [symbolique] : déchiffrement d'une écriture non alphabétique ou des formations de l'inconscient.
 - Donc l'interprétation en psychanalyse n'est ni une *transcription*, ni une *traduction*, mais une **translittération**. C'est un déchiffrement littéral de l'écriture inconsciente.

[**Cette conclusion trop succincte sera bientôt développée**]